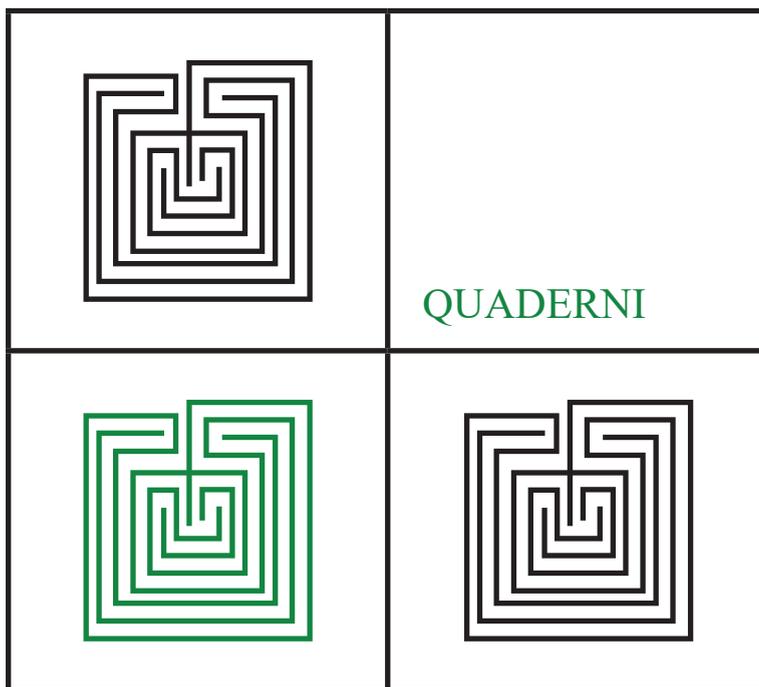

REGARDS SUR LES MÉDIATIONS CULTURELLES ET SOCIALES

ACTEURS, DISPOSITIFS, PUBLICS,
ENJEUX LINGUISTIQUES ET IDENTITAIRES

Dirigé par Jean-Paul Dufiet et Elisa Ravazzolo



LABIRINTTI 186

Università degli Studi di Trento
Dipartimento di Lettere e Filosofia

Cet ouvrage offre des regards croisés et complémentaires sur différents types de médiation qui constituent principalement des activités langagières et qui de ce fait méritent une attention rigoureuse de la part des spécialistes des sciences du langage. Si l'intérêt pour les multiples formes de la médiation culturelle et artistique a donné lieu à la publication de deux premiers volumes par le Département de Lettres et Philosophie de Trente (*Les visites guidées. Discours, interaction, multimodalité* en 2012 et *L'objet d'art et de culture à la lumière de ses médiations* en 2014), la réflexion est ici élargie à d'autres pratiques de médiation, linguistique et/ou sociale, issues de domaines institutionnels peu ou pas explorés. Ces pratiques sont caractérisées par des modes d'expression différenciés, mais elles participent toutes de la même dynamique et partagent souvent les mêmes enjeux sociaux et identitaires.

Les contributeurs de ce volume s'interrogent plus précisément sur les rapports que les médiations sociales et culturelles entretiennent avec l'apprentissage de la langue, l'appropriation du patrimoine artistique, le dialogue interculturel, l'intégration sociale ainsi que les pratiques médicale et judiciaire.

Labirinti 186



**UNIVERSITÀ
DI TRENTO**

**Dipartimento di
Lettere e Filosofia**

COMITATO SCIENTIFICO

Andrea Comboni (coordinatore)
Università degli Studi di Trento
Francesca Di Blasio
Università degli Studi di Trento
Jean-Paul Dufiet
Università degli Studi di Trento
Caterina Mordeglia
Università degli Studi di Trento

Il presente volume è stato sottoposto a procedimento di *peer review*.

*Il volume è stato pubblicato grazie al contributo
del Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università di Trento,
Progetto Dipartimento di Eccellenza - Centro di Alti Studi Umanistici
(Dipartimenti di Eccellenza - Legge 232/2016 art. 1 commi da 314 a 338)*

Collana Labirinti n. 186
Direttore: Andrea Comboni
Redazione a cura di Fabio Serafini - Ufficio Pubblicazioni Scientifiche
dell'Università degli Studi di Trento

© 2020 Università degli Studi di Trento - Dipartimento di Lettere e Filosofia
via Tommaso Gar, 14 - 38122 Trento
tel. 0461 281722
<http://www.lettere.unitn.it/154/collana-labirinti>
e-mail: editoria.lett@unitn.it

ISBN 978-88-8443-928-4

Finito di stampare nel mese di dicembre 2020 presso Supernova S.r.l., Trento

REGARDS SUR LES MÉDIATIONS
CULTURELLES ET SOCIALES

ACTEURS, DISPOSITIFS, PUBLICS,
ENJEUX LINGUISTIQUES ET IDENTITAIRES

Dirigé par
Jean-Paul Dufiet et Elisa Ravazzolo

Università degli Studi di Trento
Dipartimento di Lettere e Filosofia

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	7
---------------------	---

MÉDIATION LINGUISTIQUE, INTERPRÉTATION ET DIALOGUE INTERCULTUREL

ELIO BALLARDINI, Dimension culturelle des espaces judiciaires et interprétation	21
CATERINA FALBO, NATACHA NIEMANTS, Œuvrer pour se comprendre : de la responsabilité de l'interprète et des autres participants	39

MÉDIATION CULTURELLE, APPROPRIATION DES PATRIMOINES ET APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS

LUCILE CHASTRE, Organiser le dialogue entre les dignités et les richesses culturelles de chacun. Retour d'expérience	69
FRANÇOISE FAVART, La médiation culturelle au musée entre apprentissage linguistique et prérequis culturels	89
JEAN-PAUL DUFIET, Le théâtre comme médiation de l'interaction en FLE	113
ELISA RAVAZZOLO, Le récit au prisme de la médiation culturelle : comment se raconter dans la langue de l'autre ?	141
FRÉDÉRIC SPAGNOLI, RAFAEL DÍAZ PERIS, Histoires, récits et mémoires de l'immigration italienne à Besançon	167

HISTOIRES, RÉCITS ET MÉMOIRES
DE L'IMMIGRATION ITALIENNE À BESANÇON

Frédéric Spagnoli, *Université de Franche-Comté, France*

Rafael Díaz Peris, *Universidad Nacional
de Educación a Distancia, Espagne*

Les Italiens ont longtemps constitué la première communauté étrangère de Besançon, ville d'environ 120.000 habitants et capitale de l'ancienne Franche-Comté, région désormais unie à la Bourgogne depuis 2016. Dès la fin du XIX^e siècle, les Italiens ont marqué Besançon de leur empreinte contribuant de manière importante à son développement économique et urbain. Toutefois, cette histoire est, petit à petit, tombée aux oubliettes et les Italiens sont aujourd'hui, dans la mémoire populaire, remplacés par d'autres vagues migratoires plus récentes. Entre septembre 2019 et janvier 2020, dans le cadre d'un projet de recherche sur les Italiens à Besançon qui a bénéficié de l'appui du programme Eurodyssée,¹ nous avons réalisé huit entretiens d'Italiens émigrés à Besançon et en Franche-Comté entre la deuxième moitié des années 1920 et les années 1950. Ces entretiens qualitatifs ont

¹ Le projet Eurodyssée, soutenu par l'Assemblée des Régions d'Europe, propose des stages à de jeunes Européens (de 18 à 30 ans) en recherche d'emploi parmi les régions partenaires du projet. L'objectif est ainsi de favoriser les rencontres professionnelles qui renforcent les liens historiques et contemporains au sein de l'Union Européenne: <http://www.eurodysee.eu/about-eurodysee/who-we-are.html> (consulté le 3 août 2020). Dans le cadre de ce projet, il s'agit du partenariat entre la région de Bourgogne-Franche-Comté et la Generalitat Valenciana.

été réalisés de façon semi-dirigée avec l'objectif d'aborder dans son ensemble l'histoire de la migration, des conditions de départ d'Italie à la vie à Besançon et de laisser la parole aux migrants eux-mêmes. Ces entretiens dont une sélection sera ensuite mise en ligne sur le site Internet « Migrations à Besançon et en Bourgogne-Franche-Comté » nous renvoient différentes images de la communauté italienne de Besançon, de sa mémoire mais aussi de son présent. Plus de 60 ans après être arrivés à Besançon, ces Italiens racontent à leur manière leur histoire personnelle et familiale à cheval entre deux cultures et deux langues. Ces Italiens proviennent de différentes régions d'Italie, de la Sicile à la Vénétie en passant par Rome et le Frioul. Telles les tesselles d'une mosaïque, ces récits de vie s'intègrent dans le contexte plus large de la longue histoire de l'immigration italienne à Besançon.

1. L'histoire des Italiens de Besançon

Région peu connue et pendant longtemps délaissée par les études sur les migrations, comme l'écrivait en 1993 l'historien Pierre Milza,² la Franche-Comté a toujours été une zone de passage que l'on traverse et où l'on s'établit parfois. Besançon, sa ville principale, en est un bon exemple. L'une des premières descriptions de la capitale comtoise remonte à l'époque de la conquête romaine : encore aujourd'hui la description que Jules César en fait dans sa *Guerre des Gaules*³ est mise en valeur dans les différents guides touristiques de la ville, notamment pour le site de la Cita-

² Milza 1993, 429. Depuis une quinzaine d'années, les travaux se sont toutefois multipliés et l'histoire des Italiens en Franche-Comté est aujourd'hui mieux connue, même s'il reste encore beaucoup à faire.

³ Jules César écrit ainsi : « Sa position naturelle la rendait si forte qu'elle offrait de grandes facilités pour faire durer les hostilités. Le Doubs entoure presque la ville entière d'un cercle qu'on dirait tracé au compas ; [...] une montagne élevée le ferme si complètement que la rivière en baigne la base des deux côtés », César 1937, 1.4-5.

delle de Besançon, patrimoine Unesco depuis 2009 et deuxième site touristique le plus visité de Bourgogne-Franche-Comté avec un peu moins de 300 000 visiteurs par an.⁴ Après cette conquête, Vesontio devient une ville gallo-romaine en pleine croissance. À la chute de l'Empire romain, les contacts diminuent mais ils reprennent à la fin du Moyen Âge. En 1535, des marchands-banquiers génois participent à la foire de la ville mais la quittent rapidement, sans doute en raison de faibles ventes. Dès lors, cependant, les routes de la migration entre la Comté et la Péninsule reprennent forme. On trouve ainsi des maçons savoyards aux XVII^e et XVIII^e siècles mais aussi deux imprimeurs ligures dans la Boucle jusqu'en 1852 ainsi que la famille Pellizaro, des marchands d'estampes du bassin du Tesino (Trentin), qui possède dans les années 1850 un magasin au centre-ville. Les *Tesini* sont à l'époque présents dans les plus grandes villes d'Europe, de Saint-Petersbourg à Paris, et ne possèdent en France que trois magasins, à Paris, Toulouse et Besançon. Dans la lignée des travailleurs sur les chantiers de construction, des maçons et des ouvriers participent à la construction du canal souterrain des sources d'Arcier dans les années 1850. La petite communauté italienne de Besançon est alors bigarrée, composée d'artistes et d'artisans très spécialisés mais aussi de maçons et d'ouvriers. Petit à petit, la petite ville provinciale commence à se transformer en capitale régionale cosmopolite. Ce phénomène s'accélère avec la guerre de 1870-1871.

La proximité avec l'Alsace favorise, dès 1871, l'arrivée de capitaux alsaciens dans le nord de la région qui contribuent au fort développement économique de la zone de Belfort et de Montbéliard. À ces capitaux alsaciens s'ajoutent des capitaux suisses qui se concentrent dans l'industrie franc-comtoise et qui, au fil du temps, feront de Japy, Peugeot et Alstom des fleurons de l'économie française. Certains descendent alors jusqu'à Be-

⁴ <http://www.citadelle.com/fr/la-citadelle-site-et-monument/plus-de-2000-ans-d-histoire/antiquite.html> (consulté le 3 août 2020).

sançon. Même si les 230 kilomètres de frontières que compte la région favorisent également l'immigration suisse, la présence italienne dans la région et également à Besançon se développe tant et si bien qu'en 1872, un consulat d'Italie ouvre ses portes. Les Italiens – principalement des Lombards et des Piémontais – continuent d'arriver et des tensions apparaissent parfois comme en mars 1890 lorsque des échauffourées éclatent entre Italiens et Français dans une usine de papeterie aux Prés-de-Vaux, au bord du Doubs. Avec le temps, les relations entre travailleurs français et italiens s'améliorent en particulier grâce aux luttes ouvrières et syndicales communes. Comme pour l'ensemble de la région, ce n'est que durant l'entre-deux-guerres que le nombre d'Italiens augmente fortement. Ainsi, entre le recensement de 1926 et celui de 1931, les Italiens deviennent la première communauté étrangère en Franche-Comté à la place des Suisses. Les Italiens du Nord-Ouest continuent d'arriver mais aussi des Italiens du Nord-Est et du Centre-Nord. Les Italiens de Besançon vivent alors principalement dans les quartiers de Battant et de la Madeleine au centre-ville, juste au-delà de la boucle du Doubs. Besançon n'est toutefois pas la « capitale » de l'immigration qui se concentre encore sur la zone de Belfort et de Montbéliard. Un peu en retard par rapport au reste de la région et même au niveau national, c'est en 1936 que les étrangers sont les plus nombreux à Besançon. Sur une population de 56 491 habitants, il y a 3212 étrangers dont 1352 Italiens, 1103 Suisses et 156 Polonais. Les Italiens sont non seulement les plus nombreux mais aussi, en tant que derniers arrivés, les plus visibles. Dans le quartier de la Madeleine, on recense ainsi 528 étrangers dont 383 Italiens tandis que dans le quartier de Battant sur 361 étrangers, 196 sont italiens. Se forment rapidement de véritables « Petites Italies » bisontines, en particulier dans les rues du Petit Charmont, du Grand Charmont et dans celle de Richebourg. Ce regroupement dans un même quartier est caractéristique de l'immigration italienne à Besançon. Comme nous le verrons plus tard, cela peut cristalliser des tensions mais aussi donner une plus grande visibilité à la communauté tout en favori-

sant le sentiment d'appartenance. Au cours de cette période, l'immigration italienne est essentiellement motivée par des raisons économiques. Le Consulat d'Italie de Besançon aura beau multiplier les actions, les Italiens de Besançon semblent n'être que très peu intéressés par le régime fasciste et même par la politique en général. Du côté des antifascistes, une section de l'Union Populaire Italienne est créée mais elle disparaît rapidement. Toutefois, la situation se tend lorsque les relations entre la France et l'Italie se compliquent. En décembre 1938, 300 étudiants, lycéens et collégiens manifestent dans les rues de Besançon contre les Italiens en criant « Aux chiottes Mussolini ». En juin 1940, après la déclaration de guerre de l'Italie à la France, les manifestations reprennent. L'image des Italiens se détériore et les témoignages concernant les insultes se multiplient alors, comme le raconte lors d'un entretien une des personnes rencontrées, qui se souvient :

Les Italiens on était mal vus, on était longtemps macaroni [...] Le jour de la déclaration de guerre la maîtresse elle nous a pas interrogés, elle a fait comme si on était pas là.⁵

Beaucoup d'Italiens de Besançon font alors le choix de la France, le pays où ils vivent depuis longtemps désormais, en se faisant naturaliser et en entrant dans l'armée ou en entrant dans la Résistance comme Alphonse Bacchetti que l'historien local Joseph Pinard a mis en valeur dans une publication de la mairie de Besançon.⁶

Après 1945, l'Armée, très présente jusqu'alors à Besançon, se retire et vend de nombreux terrains qui serviront à la construction de nouveaux quartiers comme Clairs Soleils, 408, Montrapon,

⁵ Tous les extraits d'entretiens cités dans cet article seront présentés de manière anonyme selon la forme suivante : numéro d'entretien, sexe, tranche d'âge, région d'origine, emploi exercé. Dans le cas de cette citation, il s'agit de : E7, femme, 80-90 ans, Vénétie, ouvrière d'usine retraitée. Les entretiens ont été recueillis sous forme orale et transcrits par les auteurs de l'article.

⁶ Pinard 1993, 23.

Palente et Planoise. Entre le recensement de 1946 et celui de 1968, la ville passe de 63 508 habitants à 113 200 habitants. Il faut des bras pour construire ces nouveaux édifices, contribuer au développement industriel de la ville ; ces bras sont souvent Italiens. Les migrations de l'Italie du Nord et du Centre-Nord reprennent et à celles-ci s'ajoute une nouvelle vague venant du Sud et des Îles. Durant la période des Trente Glorieuses, Besançon est le siège d'industries alimentaires (Unimel), de confection et textiles artificiels (Rhodiaceta, Supérieur-Maveg et Weil), de mécanique de précision (Bourgeois, Micro-Méga, Mischler) et d'horlogerie (Kelton, Lip, Yema). Les Italiens constituent toujours le premier groupe étranger. En 1954, les 1017 Italiens des quartiers Battant et Madeleine représentent près de 30% de leurs habitants. En 1956, on recense 28 entreprises spécialisées dans le bâtiment avec des noms tels que Cerutti, Cola, Lietta, Lombardelli, Minervini, Monassi, Ruffini, Tonino, Bianchi, Bonsignori, Contini, Lorenzon, Rodari, *etc.* Petit à petit, la présence italienne se dilue. Aujourd'hui l'immigration italienne se manifeste surtout par l'arrivée de spécialistes, d'universitaires, d'artisans, de cuisiniers *etc.* Ainsi, dans les *Pages Jaunes*, l'annuaire des professionnels en France, si l'on comptait 28 entreprises de maçonnerie à Besançon en 1956, on compte en 2017 27 restaurants italiens. La Ritalie bisontine, pour paraphraser Pierre Milza, prend donc aujourd'hui les formes d'un tableau coloré et varié aux multiples origines, où les différences régionales tantôt ressortent, tantôt sont effacées.

2. Mario, notre médiateur vénéto-bisontin

Pour les nouvelles générations, il y a un regain d'intérêt pour l'origine italienne qui se manifeste par l'apprentissage de l'italien, par des voyages en Italie et par la recherche des origines. Ces exemples qui ne sont pas du tout anodins exposent la relation riche et complexe entre la formulation de l'identité et la

réalité sociale des familles de migrants. L'identité est un dispositif dynamique enveloppé de symboles et de gestes culturels en reformulation constante. L'identité se construit nécessairement à travers l'altérité : cette symbiose recherche une stabilité qui, dans un contexte de migration, est généralement négociée à travers des éléments culturels du pays d'origine. Ainsi, la langue, véhicule par excellence pour identifier l'« autre », la spatialité et des éléments culturels, permet une définition stable du « moi ».

Lors de nos recherches, nous avons bénéficié de l'aide de Mario B., Bisontin d'origine italienne, jeune retraité d'une soixantaine d'années, qui nous a servi de médiateur en contactant, grâce à ses connaissances, des Italo-Bisontins de première génération. Ce sont les grands-parents de Mario qui sont arrivés à Besançon de Cogollo del Cengio, sur les pentes du mont Cengio, entre le plateau d'Asiago et la Valdastico dans la province de Vicence. Tout au long de ces années, la famille a maintenu les liens avec la Vénétie par des voyages fréquents et en conservant les propriétés familiales. Actuellement Mario essaie de recréer une association des Italiens de Besançon. Depuis la fin de l'association sarde Su Tirsu il y a environ une quinzaine d'années, il n'y a plus d'association italienne à Besançon et donc les Italiens de Besançon n'ont plus de lieu de rencontres. Dans un certain sens, Mario est un médiateur qui est impliqué lui-même dans l'histoire des personnes-témoins, à la quête d'une identité italienne à retrouver. Il a appris à parler l'italien sans l'aide de ses parents. C'est un passionné de football : il soutient la Juventus de Turin et joue au football tous les dimanches après avoir joué dans une équipe à Besançon jusqu'à un très bon niveau amateur. Pour lui, son attachement à la Juventus a, au-delà des aspects sportifs, une valeur identitaire qui le rattache à l'Italie : « Je sais, je sais, la Juve... mais bon »⁷ dit-il en se tapant le côté gauche de sa poitrine.

Le sport a accompagné l'identité italienne dans son processus migratoire, en plus de rester un lieu de rencontre social et culturel

⁷ E1, homme, 60-70 ans, Vénétie, gestionnaire de parc immobilier, retraité.

sur lequel les identités sont négociées à travers des valeurs politiques et certainement esthétiques.⁸ Parmi les nombreux sports qui renforcent les processus identitaires, le football est celui qui a le plus de pertinence médiatique et la plus grande implication sociale.⁹ Selon Mourlane, qui met en avant le rôle des migrants dans le football français, « la pratique sportive est en effet répandue parmi les Italiens, favorisant à la fois le maintien d'une italianité et le processus d'intégration ».¹⁰

De nombreuses études soulignent ce lien entre la migration et le sport, entre le jeu et l'identité, par lequel la communauté italienne est réaffirmée et intégrée dans un contexte transnational. S'il est vrai que le football est aujourd'hui profondément mondialisé, où les transactions internationales des joueurs sont à l'ordre du jour et où les supporters dépassent les frontières avec une facilité surprenante, le football ne cesse de générer et de négocier des identités, qu'elles soient nationales ou non.

Au-delà du sport, l'appartenance à une nation se manifeste par la nationalité. Mario a récemment effectué toutes les démarches pour acquérir – ou réacquérir, selon les points de vue – la nationalité italienne. Il voulait le faire depuis longtemps. Quand on lui demande s'il se sent plus italien que français, il répond : « C'est différent. Je suis français de naissance. Mais l'italien... »¹¹ en se tapant une autre fois le côté gauche de la poitrine.

Il raconte tout cela en conduisant. Nous allons faire un entretien avec un Italien qui est arrivé à Besançon à l'âge de quinze ans pour travailler comme maçon. Il arrête la voiture mais, comme nous sommes arrivés un peu plus tôt, il nous montre une vidéo de lui en train de creuser la tombe de son père. Son père, français,

⁸ Froissart 2011.

⁹ À cet égard, l'exposition *Allez la France ! Football et immigration, histoires croisées* organisée en 2010 par le Musée national de l'histoire de l'immigration, rappelle l'apport des joueurs issus des différents courants migratoires au football français.

¹⁰ Mourlane 2017, 138.

¹¹ E1, homme, 60-70 ans, Vénétie, gestionnaire de parc immobilier, retraité.

qui n'a jamais eu la nationalité italienne, mort deux mois plus tôt à Besançon, où il a passé la plus grande partie de sa vie, voulait être enterré à Cogollo del Cengio, « chez lui ».

Le rapatriement des corps dans leur pays d'origine est une pratique qui implique différentes motivations identitaires, religieuses, rituelles, émotionnelles, familiales et communautaires.¹² Le contexte fondamentalement islamique étudié par Solé Arraràs en Catalogne¹³ montre à quel point le rapatriement des corps est pertinent dans la communauté migrante et est loin d'être considéré comme une affaire exclusivement religieuse. On trouve dans la littérature anthropologique quelques exemples de rapatriements dans des contextes très différents qui soulignent le processus de négociation d'une identité nationale. On peut comprendre le rapatriement des corps, comme dans le cas du père de Mario, comme une réponse au processus migratoire et une affirmation de la deuxième identité.

Le corps en tant qu'identité incarnée voyage vers un espace géographique de référence. Mais le processus de rapatriement ne concerne pas seulement le père de Mario. Comme l'affirme Chaïb, dans son livre *L'émigré et la mort*, le rapatriement génère un lien identitaire dans la communauté immigrée qui se mobilise pour l'organiser.¹⁴ Mario lui-même a incarné le processus de rapatriement, en traversant les Alpes avec l'urne remplie de cendres et en creusant une tombe dans le jardin à l'arrière de sa petite maison de Cogollo.

La recherche d'identité des personnes d'origine migrante se manifeste puissamment, comme nous l'avons vu, à travers des symboles comme le football ou des rites comme le rapatriement des corps. L'histoire de la vie de Mario, personnelle et difficile à extrapoler, participe à la richesse des stratégies employées pour rétablir l'appartenance à une communauté, une appartenance qui

¹² Chaïb 2000.

¹³ Solé Arraràs 2010.

¹⁴ Chaïb 2000.

est dans de nombreux cas volontaire. En fait, les descendants des Italiens arrivés à Besançon dans les années 1950 et 1960 ont connu une certaine stabilité dans leur adaptation au milieu français. Les précédentes vagues de migration italienne, en particulier durant l'entre-deux-guerres, avaient déjà contribué à créer un réseau social de migrants qui facilitait dans une certaine mesure l'adaptation. De la même manière, on peut noter que la migration des communautés maghrébines et subsahariennes en France a détourné l'attention des médias et que la société française ne prête plus attention à l'immigration italienne. L'« autre » peut désormais être identifié beaucoup plus facilement, souvent construit autour d'autres religions et perçu par des éléments culturels facilement reconnaissables.

Cependant, la négociation et la recherche de l'identité italienne ont encore aujourd'hui une pertinence culturelle qui touche la vie quotidienne des personnes migrantes et de leurs descendants. Dans le cas de Besançon, il est nécessaire de reconnaître la mémoire et l'influence de l'immense variété de migrants italiens qui ont construit – littéralement et métaphoriquement – la ville afin d'aspirer à trouver et à comprendre la pluralité chorale des identités et leur nécessaire coexistence. Les Italiens de Besançon constituent par conséquent une mosaïque intéressante à étudier dans les différents moments de leurs récits.

3. Les récits de l'immigration italienne

Comme énoncé plus haut, l'immigration italienne vers Besançon est principalement liée à des motivations économiques, poussées par un chômage fort et des salaires très bas dans la péninsule. Ces raisons économiques sont souvent accompagnées de motivations politiques mais aussi de motivations d'ordre personnel, sentimentales ou tout simplement liées à l'envie de découvrir un autre mode de vie. Alors qu'il y a une migration évidente – la recherche de travail, surtout dans le domaine de la construction –,

il y a eu une autre migration, celle des femmes et des enfants qui, une fois le mari installé, ont entrepris une migration que l'on peut décrire avec J. Roca comme une migration par amour.¹⁵ En fait, au-delà de la vision classique des migrants italiens en quête de travail, il existe un contexte affectif dans le processus de migration qu'il convient de mettre en évidence afin de comprendre la mémoire des migrants d'une manière intime et holistique. Ainsi, les femmes interviewées ont raconté comment elles ont rejoint leurs partenaires respectifs des mois plus tard lorsqu'elles ont quitté leur lieu d'origine, souvent sans savoir ce qu'elles trouveraient de l'autre côté des Alpes.

Pour moi j'avais jamais sorti du pays, à part de Catania, c'est tout. Catania il y avait un train qui partait à 7 heures du matin et arrivait à midi du soir, là, tchou, tchou, tchou. [...] C'était les trains en bois, vous savez... ah, je suis arrivée tout cassée ! Bel viaggio di nozze !¹⁶

À plusieurs dizaines d'années de distance, le souvenir du voyage reste bien ancré parmi ces migrants. Pour les autres destinations de l'immigration italienne, en particulier celles sur le continent américain, le voyage est vu comme un mythe que l'on se transmet de génération en génération, sans doute car cela est lié au traumatisme de la migration. Et dans la dimension affective qui implique le processus de migration, il existe également des tensions de part et d'autre au sein du noyau familial :

Ma maman elle voulait pas me donner à quelqu'un qui m'a amenée loin. Même pas d'un pays à l'autre parce qu'on devait prendre le bus pour venir me voir. Jamais ma fille je donnerai à quelqu'un qui l'amène loin de moi !¹⁷

Cette dimension affective à laquelle nous faisons allusion, génère des liens avec les personnes mais aussi avec la géographie et les objets :

¹⁵ Roca Girona 2009, 111.

¹⁶ *Sic.* E6, femme, 70-80 ans, Sicile, employée retraitée.

¹⁷ E5, femme, 70-80 ans, Sicile, employée retraitée.

Le plus mauvais souvenir que j'ai moi, c'était... mon papa il restait le seul garçon. Et puis, il aurait voulu garder la maison là-bas en Italie. Mon grand-père il demandait toujours de sous, « il faut que vous m'envoyez des sous parce que autrement je suis obligé de vendre la maison », voilà, mais ma maman elle a dit toujours moi, je ne vais pas retourner en Italie... Finalement c'est sa sœur qui a hérité. À la maison c'est toujours les trois cousins qui sont là.¹⁸

Le départ signifie souvent tout abandonner, tout laisser en arrière avec les difficultés que cela implique de ne pas être certain de pouvoir tout retrouver au retour.

Le manque de travail et l'espoir de richesse sont cependant la cause principale de l'immigration italienne à Besançon. Interrogé sur ses raisons d'émigrer, l'un des témoins a répondu :

Mes copains, chacun il avait sa moto, sa bagnole et moi j'avais pas de boulot j'avais pas de travail... un copain m'a dit « Va-t'en en France, il y a du boulot ». Et j'ai piqué des sous à ma mère, sous le matelas, et puis j'ai parti. J'ai tombé à Besançon. Les maçons étaient recherchés, tu arrivais tu trouvais le boulot. C'était le mois de décembre, je m'en rappelle toujours, putain la neige, quand j'ai vu ça, j'ai dit j'ai tombé où... j'ai trouvé du travail le lendemain et j'ai commencé.¹⁹

D'autres déclarent être partis pour découvrir le monde, un peu à l'aventure : « Io sono partito già per vedere il paese, non uscivo dalla contrada. Avevo la voglia di vedere il mondo. »²⁰

Même si le voyage se faisait autrefois surtout en train, les astuces et les anecdotes ne manquent pas pour échapper au contrôle des frontières, pour économiser un peu d'argent ou pour gagner du temps. Ainsi, l'un des hommes interviewés a réalisé « l'exploit » de traverser les Alpes sur une Vespa car cela lui était plus simple qu'en voiture. Le voyage et, de manière plus générale, les moyens d'arriver en France, restent bien ancrés dans la mémoire de ces Italo-bisontins. Une femme d'environ 80 ans, originaire du

¹⁸ E7, femme, 80-90 ans, Vénétie, ouvrière d'usine retraitée.

¹⁹ *Sic.* E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

²⁰ E2, homme, 80-90 ans, Abruzzes, entrepreneur de maçonnerie retraité.

Frioul, se rappelle ainsi de l'institutionnalisation d'une pratique migratoire souvent utilisée par les entreprises françaises :

À partir de 1950, la mairie en Italie s'est rendue compte que quand même, toute cette jeunesse qui ne travaillait pas... Ils avaient fait une espèce... parce qu'ils étaient un peu adultes, 17-18 ans, ils avaient fait un centre dont tous ces gens allaient demander du travail, ça s'appelle le Bureau de la main d'œuvre, la Camera del lavoro. Et puis ils allaient là-bas, ils en prenaient deux ou trois dans la famille, pas plus parce qu'il fallait qu'il y ait pour tout le monde, et là on commençait pour les donner cinquecento lire, par jour et ils allaient apprendre un métier. Vous choisissez le métier que vous préférez. [...] Donc il y a beaucoup qu'ils ont fait maçonnerie, parce que c'était la chose que les plaisait le mieux, pratiquement tous dans la famille ont fait ça, à part mon mari, qui avait quand même fait, il avait fait aussi... le bois. Menuisier, oui, c'était son truc, il aimait beaucoup le bois. Et à la fin de leur temps passé, il y avait de... de gens français, d'origine italienne, qui passaient pour chercher, ils faisaient un regroupement, et ils passaient par les mairies pour chercher les ouvriers, des personnes qui voulaient aller travailler. C'étaient plutôt des entreprises françaises. [...] Mais avant d'arriver en France, il y avait un centre à Milan. Et dans ce centre à Milan c'était visite médicale, radio... Vous partiez en France dans de bonnes conditions, vous étiez pas des malades. Et là, dans ce centre, on vous donnait votre billet de train, ou un gars qui venait chercher les personnes, et puis un petit sac pour manger le long de la route, et arrivée à Besançon.²¹

Dans la migration à Besançon, ce sont à la fois les migrations individuelles et organisées qui se mettent en place. Ces formes combinées de migrations sont typiques des Trente Glorieuses et, au-delà de l'immigration organisée, ce sont surtout les chaînes migratoires qui sont à l'origine de cette émigration et c'est pourquoi des liens très étroits se sont construits entre certaines villes et villages d'Italie et Besançon qui perdurent encore aujourd'hui : « Je suis arrivée en France en août 56 avec un passeport de touriste, je savais pas parler français, rien du tout, je me suis atterri à Deluz. »²²

²¹ *Sic.* E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

²² *Sic. Ibidem.*

À une soixantaine d'années de distance, les conditions de départ et les conditions d'arrivée sont encore présentes dans leurs mémoires et occupent une grande partie de leurs récits. Comme dans toutes les innombrables destinations de l'immigration italienne de par le monde, les Italiens de Besançon arrivaient quelques fois en France après avoir « essayé » bien d'autres destinations avant. Quelques fois également, l'arrivée à Besançon se fait d'un jour à l'autre, presque par hasard. De nombreuses familles de travailleurs se sont d'abord rendues en Belgique, Modane ou dans les villages voisins, avant de se retrouver à Besançon, une ville de plus en plus attractive en termes de main-d'œuvre : « Il avait 38 ans mon papa, ma mère 30 ans. Mais il avait déjà parti en Amérique quand il avait 20 ans. Il est pas venu riche, non... ».²³

Une des personnes se souvient d'avoir été approchée à la gare par des entrepreneurs qui venaient directement recruter les migrants. L'un de nos témoins affirme que les entreprises se rendaient chaque après-midi à la gare pour embaucher des travailleurs qui venaient d'arriver en France. Dans ce contexte de profond afflux de main-d'œuvre, les conditions d'arrivée à Besançon étaient profondément liées à l'opportunité d'emploi.

Mon mari il est venu dans le 56, avec la demande de De Gaulle. Il demandait des ouvriers, De Gaulle. Il a fait la demande, il est venu en France. C'était à Pontarlier, voilà. Et puis il a resté six mois et puis il m'a dit qu'il faisait trop froid.²⁴

L'un des facteurs les plus présents dans les récits de l'arrivée des migrants est le froid : « On a pas travaillé pendant 15 jours, tellement froid il faisait ! ».²⁵ Dans les nombreux entretiens réalisés, il apparaît que beaucoup de migrants sont arrivés d'abord à Pontarlier pour ensuite se déplacer vers Besançon, au climat plus tempéré. Certaines grandes entreprises de construction étaient en effet

²³ *Sic.* E7, femme, 80-90 ans, Vénétie, ouvrière d'usine retraitée.

²⁴ *Sic.* E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

²⁵ E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

actives à l'échelle régionale comme l'entreprise Santeau qui se trouvait à Pontarlier, à Besançon et à Villersexel en Haute-Saône.²⁶

Les compétences linguistiques sont un facteur important dans les conditions d'arrivée des migrants. Peu de personnes interviewées connaissaient le français avant de s'installer en France: « On savait même pas dire ' merci ! ' ».²⁷ Cette barrière linguistique a sans doute contribué à créer un climat d'éloignement avec le reste de la communauté française qui a influencé le processus d'adaptation. Nous avons trouvé de nombreux exemples du choc culturel de la langue :

Mon papa il parlait que l'italien, il travaillait que avec des italiens... Ma maman elle parlait déjà mieux parce que elle allait faire le ménage, elle avait plus contact avec les autres.²⁸

Lorsqu'il s'agit de faire des courses :

En plus on comprenait rien du tout, heureusement il y avait un camion qui s'arrêtait devant ma porte et moi je faisais ceci (elle pointe du doigt) [...] je savais pas comment ça s'appelait... Avec les signes comme des muets [...]. On comprenait rien.²⁹

Ou alors :

Je savais même pas dire bonjour et bonsoir. Moi la première fois que j'ai dû allumer la cuisinière, j'avais pas d'allumettes. Alors je suis allée chez la voisine, j'amené la boîte vide. Je voulais savoir comment ils s'appellent. Elle m'a dit, allumettes ! Alors je suis allée à l'épicerie et j'ai demandé des allumettes. La prochaine fois je suis allée à l'épicerie, je voulais faire du riz mais je savais pas comme il s'appelait. Du 'riso', la bonne femme elle me comprenait pas, qu'est-ce que c'était, le 'riso', et j'ai dit, c'est pour la soupe, alors, elle me donne des carottes. Je dis non, non, non... alors, le poivron. Non, c'est pas ça. Bon, elle m'a pris

²⁶ C'est le cas de E2, homme, 80-90 ans, Abruzzes, entrepreneur de maçonnerie retraité.

²⁷ E6, femme, 70-80 ans, Sicile, employée retraitée.

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ *Ibid.*

la main, elle a ouvert tous les tiroirs. Quand j'ai vu le riz, ah ! Et puis je l'ai gardé dans ma tête.³⁰

Bien souvent, la culture populaire française que l'on acquiert au fil du temps facilite l'apprentissage de la langue : « Mon père il disait : j'ai appris le français avec les chansons de Tino Rossi. »³¹

Les conditions de vie qui ont accompagné l'arrivée des Italiens étaient, dans les premiers temps, généralement mauvaises :

J'avais quelque chose pour me chauffer et j'avais deux chaises. J'avais pas de vaisselle, j'avais pas de... j'avais rien ! Mon mari il avait acheté un petit réchauffeur, vous voyez, qu'on mettait le pétrole dedans, et puis j'ai dit, comment je dois faire, moi. Il a acheté une assiette, il a acheté une fourchette, il a acheté un couteau, un verre, dont on buvait tous les deux... Et puis quand je faisais à manger dans la petite gamelle... Pum ! (Ça tombe.) Combien des fois il venait, « Mais j'ai rien mangé, moi ! Mais tu as que à manger ce qui est par terre et tu manges ». Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? C'est pas ma faute ! [...] Quand on arrivait là-bas... alors là... Une chambre... Extraordinaire ! (Rires.) C'était dans les baraques, avec un gaz, un gaz... (elle soupire), trouvé je ne sais pas où, la baraque était directement dans le chantier.³²

Mais malgré tout, les familles se reforment à Besançon :

Ils travaillaient et envoyaient l'argent à leurs familles. Donc, au but d'un an, ils ont dit, on fait revenir nos épouses, et il y avait ceux qui avaient deux enfants. Il y avait P... qui a dit, moi je fais revenir V... Et elle avait H, qui avait 4 ans, et puis un bébé qu'elle avait eu le mois de janvier... Ils ont pris le train et ils ont arrivé, quand ils arrivent à la gare, on l'avait promis un appartement, et puis comme ils savaient plus ou moins parler, et puis comme on se foutait complètement des Italiens, il se trouvait qu'il y avait pas d'appartement. Il a fallu qu'ils aillent avec toute la famille dans un hôtel. En 1955 il n'y avait pas de logement, surtout pas pour les Italiens, ils les ont construits après.³³

³⁰ E6, femme, 70-80 ans, Sicile, employée retraitée.

³¹ E8, homme, 50-60 ans, Besançon, employé.

³² Sic. E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

³³ Sic. *Ibidem*.

Malgré des conditions de vie difficiles et la barrière de la langue, l'adaptation s'est produite au fil du temps et de nombreux témoignages fourmillent d'exemples :

On nous a même invité pour la fête des rois mages, moi j'ai de la galette, alors il y avait la galette comme traditionnel, mais au lieu de mettre de choses comme on met maintenant, on mettait des... des haricots. Alors on était ma sœur et moi du côté, là, et puis... moi j'avais mangé l'haricot... conclusion, « on a pas de roi, on a pas de reine ! », mais vous allez pas les trouver parce que moi je les ai mangé ! Ça, c'était rigolo, oui...³⁴

Bien que cette scène reflète une situation de sympathie, où la différence culturelle est gérée avec bonne humeur, l'adaptation des Italiens à Besançon a été marquée par certaines formes de discrimination et par des difficultés. L'une des témoins a affirmé que, lorsqu'ils emménageaient, la police se rendait souvent à leur domicile à de nombreuses reprises, juste pour « vérifier ». Il est intéressant de noter que cette même personne a reçu la médaille française de la famille, décernée en 1982 et accrochée au mur de son salon, pour avoir élevé quatre enfants de nationalité française dans des conditions difficiles.

Un de nos informateurs, à qui l'on a demandé s'il émigrerait à nouveau en France dans les mêmes conditions, a déclaré sans réfléchir : « Non, je ne reviendrai pas en France. Je ne sais pas quoi je ferai, mais pas en France. »³⁵ Le travail sera le meilleur moyen de s'adapter. Non pas tant en raison des liens sociaux qui sont créés, mais en raison de la valeur sociale qui l'entoure et qui le justifie en tant que migrant : « Jamais un jour en arrêt, ça existait pas le week-end. On était bien vu parce qu'on travaillait beaucoup, on avait pas le temps d'aller à l'église. »³⁶

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Sic.* E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

³⁶ *Sic. Ibidem.*

Une femme italienne, à propos de son mari :

À dix-sept ans il a commencé à travailler et là le chef du chantier lui a dit, « Mon dieu, mon gars, tu es intelligent et beau, il faut que tu ailles à l'école, tu peux pas rester comme ça. » Et puis il est allé avec la mobylette aux cours du soir, ce n'est pas qu'on est italiens qu'on était illettrés, on avait pas la langue mais lui il était tellement intelligent qu'il n'a pas fallu longtemps pour avoir son certificat d'études. Il a toujours continué à travailler chez l'Héritier et plus tard il a devenu chef [...] Mais il voulait voler avec ses propres ailes et alors le patron lui a dit, on te donne une prime de 2000, no plutôt 200 euros si tu peux me garantir 5 ans de travail. Et on a dit, pourquoi pas, et avec cet argent on a pu acheter le terrain où vous êtes aujourd'hui.³⁷

La communauté italienne a également utilisé des gestes culturels et ses propres espaces pour renforcer son sentiment d'appartenance et faciliter son processus d'adaptation. La mission catholique italienne a servi de lieu de rencontre pour la communauté italienne installée à Besançon. Cette mission dont le siège se trouvait rue du Château Rose, non loin des quartiers de Battant et de la Madeleine, a longtemps été un lieu de retrouvailles pour la communauté. Gigliola Borin dans un témoignage réalisé en 2011 pour le site « Migrations à Besançon » se souvient avec précision de cette mission.³⁸ Elle déclare ainsi :

Le lieu de rencontre des italiens à Besançon était une très jolie maison, quoique peut-être un peu vétuste, située rue de Château Rose. [...] La maison était flanquée d'un appentis qui comportait deux étages. Le rez-de-chaussée de cet appentis avait été transformé en bar. Il était essentiellement fréquenté par des hommes qui y jouaient aux cartes. Le frère capucin et les bénévoles hommes et femmes du « *circolo italiano* », ou plus précisément la Mission Catholique Italienne, y organisaient des rencontres festives à l'occasion des fêtes religieuses : Noël, Pâques, Pentecôte, Ascension, *etc.*... mais aussi assuraient un lieu d'accueil tous les dimanches. Bien entendu tout cela se déroulait en italien ou en ce qui y tenait lieu : tout le monde ne maîtrisant pas parfaitement la langue

³⁷ *Sic.* E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

³⁸ Borin 2011.

nationale italienne. Il s'agissait donc d'une langue basée sur un italien scolaire parfois sommaire (je rappelle que la scolarité obligatoire pouvait s'arrêter à l'âge de 11 ans). Chacun donc se faisait comprendre, même en italien, en empruntant à son propre dialecte.

Il est intéressant de noter que les différences culturelles entre les Italiens eux-mêmes étaient très répandues, même en France, comme le souligne une des personnes interviewées :

Ceux de la région du nord, ils s'associaient bien ensemble, alors là ils formaient une famille. Et il y avait aussi quelques uns du sud aussi qui mangeaient les pâtes avec des morceaux de poivron coupés tout fins comme ça, nous on n'a pas l'habitude de manger ça [...] Nous, on mangeait la polenta.³⁹

La mission catholique italienne de Besançon a été tenue jusqu'au début des années 1970 par des frères capucins qui jouaient également un rôle d'intermédiaire avec le consulat et qui aidaient souvent la communauté dans la recherche de travail. Pour certaines personnes interviewées, le Père avait quelques fois des activités particulières. Ainsi, cet ancien entrepreneur se souvient de : « Padre Pietro che c'aveva la bonne amie... ils l'ont envoyé en Suisse attention. »⁴⁰ Ou comme un autre se rappelle : « une belle saloperie celui-là il sautait toutes les femmes italiennes. »⁴¹ Au-delà de ces considérations morales, le travail est à la première place pour ces migrants.

Pas de chômage, tout le monde travaillait...
On allait à la gare le matin, le soir jusqu'à minuit que le train arrive pour trouver les ouvriers. Il y avait des Italiens, des Espagnols, des portugais... manquant⁴² de beaucoup d'ouvriers... le problème est que les gens ils aiment plus travailler dans la maçonnerie...
À l'époque aucun français, la maçonnerie c'est très dur... pas de gants, la ferraille qui t'arrache la peau...

³⁹ E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

⁴⁰ E2, homme, 80-90 ans, Abruzzes, entrepreneur de maçonnerie retraité.

⁴¹ E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

⁴² *Sic.*

J'ai toujours travaillé samedi et dimanche, j'ai jamais été en arrêt, jamais en arrêt, un jour en arrêt je ne sais pas ce que c'était...

Et puis c'était pas les 35 heures qu'ils font aujourd'hui, c'était 100, 110, 112 heures par semaine.

On a trop travaillé et pis le métier c'est très dur... on montait les maisons à la main, on taillait la pierre, il n'y avait pas d'agglos... aujourd'hui avec les agglos c'est facile... 70-80 on a commencé avec les agglos.⁴³

Les Italiens arrivés dans les années 1950 à Besançon ont été embauchés dans les grandes entreprises bisontines du bâtiment, en particulier dans les entreprises Santeau et L'Héritier. Dans cette période d'expansion des Trente Glorieuses, les Italiens passaient alors facilement d'une entreprise à l'autre : « Jusqu'à 55 ils ont travaillé chez Santeau, puis il y a eu L'Héritier qui leur a donné de meilleurs avantages et un logement meilleur. »⁴⁴ Très vite pour certains il devient très important de pouvoir se mettre à son compte et de pouvoir créer sa propre entreprise :

Après j'ai fait 2 ans d'ouvrier, je commençais à parler un peu le français, j'étais responsable d'une vingtaine de gars mais après j'ai fait 4 ans là-bas puis je me suis mis à compte, je suis resté beaucoup de temps à mon compte, on était beaucoup d'ouvriers.⁴⁵

Ou comme le rappelle un autre émigré : « Mi sono messo al mio conto nel 1970, ho fatto tanti mestieri, ho il fatto il gessino, il muratore, il carrelage, tutto, ho fatto parecchi lavori. »⁴⁶

En se mettant à leur compte, les Italiens améliorent leur situation économique mais aussi sociale et, à leur tour, continuent à faire venir et à embaucher des Italiens. Dès lors, le nombre d'heures travaillées augmente fortement et le travail continue à être la valeur principale de la migration.

⁴³ Sic. E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

⁴⁴ Sic. E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

⁴⁵ E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

⁴⁶ Sic. E2, homme, 80-90 ans, Abruzzes, entrepreneur de maçonnerie retraité.

4. La mémoire de l'immigration italienne aujourd'hui ?

L'expérience personnelle de Mario, exprimée dans un récit plein de symbolisme italien, nous permet de distinguer un lien nécessaire entre la mémoire et l'identité qui est vécue et transmise aujourd'hui. La migration italienne a grandement influencé la ville de Besançon, créant et établissant des liens géographiques et sociaux qui sont encore actifs, même par les migrants de deuxième et troisième générations, comme dans l'exemple que nous avons vu plus haut avec le rapatriement du père de Mario. C'est en ce sens qu'il est de la plus haute importance de sauver ces mémoires afin de reconnaître et de mieux apprécier l'hétérogénéité historique et culturelle de Besançon. Aussi, le récit atteint une pertinence fondamentale, pour ne pas dire existentielle, lorsqu'il s'agit de se construire en tant que sujet. L'expérience fragmentée et diverse est structurée sous une prise de parole, accompagnée d'une prise de conscience, pour construire des vies et, par conséquent, des identités. Les témoignages et les récits de vie, en ce sens, vont au-delà des anecdotes reflétées ici et sont centrés sur l'acte même de raconter. Ce geste universel recherche la cohérence et, en même temps, est repris, participé et construit collectivement.

À y regarder de plus près, on se rend compte que l'histoire des Italiens à Besançon offre un panorama large et varié. Il s'agit d'une histoire faite de difficultés, de problèmes et qui reste cependant à écrire dans bien des aspects. En effet, dans toute la communauté italienne de Besançon, la volonté de vouloir écrire et transmettre l'histoire se ressent mais il n'y a, pour l'instant, que très peu de recherches sur ce sujet. La recherche que nous avons menée et dont nous présentons les premiers résultats dans cet article a pour objectif de répondre à cette question. En 2007, la Ville de Besançon avait, par l'intermédiaire d'un numéro spécial de son mensuel d'information « Besançon Votre Ville »,⁴⁷ rendu

⁴⁷ Pinard, Ponçot 2007.

hommage à l'immigration algérienne dans la ville, très visible depuis les années 1950. Si aujourd'hui les Italiens sont beaucoup moins visibles qu'ils ne l'étaient par le passé, une publication sur les Italiens à Besançon permettrait de mettre en lumière le caractère cosmopolite de Besançon, aujourd'hui ville universitaire où plus de 120 nationalités sont représentées. En utilisant l'outil Internet avec le site « Migrations à Besançon et en Bourgogne-Franche-Comté »,⁴⁸ il pourrait être intéressant de développer un parcours touristique sur la mémoire et les lieux de l'immigration italienne à Besançon, qui ferait référence aux lieux et moments-clés de cette histoire. Il serait également intéressant de s'intéresser à l'impact des Italiens dans la vie sociale et culturelle de Besançon. La musique comme le sport que nous avons évoqué plus haut a constitué un facteur d'intégration des migrants. Ainsi, l'un des témoins se rappelle-t-il le rôle déterminant que la musique a joué pour lui : « Mi piaceva la musica, suonavo con un'orchestra in Italia. A Villersexel, suonavo la batteria al ballo. Prendevo 80 franchi per serata e guadagnavo 300 franchi al mese [...]. Ho suonato per 3 anni. »⁴⁹

Malgré tous ces éléments, les témoins se rappellent de certaines formes de racisme. Ainsi, cet ancien entrepreneur se souvient :

Les Français c'était pas bien catholique à l'époque, c'était macaroni, c'était un peu le racisme, aujourd'hui il y a le racisme mais c'est différent [...] chaque pays a ses coutumes, son habitude, il y avait un peu pas de jalousie, un peu d'énervement, de racisme quelconque... On prenait pas son boulot non plus... En général quand tu arrives dans un pays, tu es pas aimé... Le racisme ça se créé d'office... c'était pas le même pays quoi donc il y a un racisme qui vient tout seul comme aujourd'hui avec les musulmans qui sont pas encore acceptés...⁵⁰

Cette émigrée frioulane se rappelle :

⁴⁸ <http://migrations.besancon.fr/>

⁴⁹ E2, homme, 80-90 ans, Abruzzes, entrepreneur de maçonnerie retraité.

⁵⁰ E4, homme, 70-80 ans, Rome, entrepreneur de maçonnerie retraité.

Je peux pas dire que j'ai souffert du racisme mais ma fille, un jour, elle a cueilli trois tulipes pour la maîtresse chez la voisine alors je ne vous explique pas le racisme. La voisine est venue et a dit « Madame, on vole un œuf on vole un bœuf ».⁵¹

Au cours des entretiens, ces éléments ressortent particulièrement comme s'il y avait une volonté de transmettre cette mémoire aux Italo-Bisontins d'aujourd'hui et à la communauté dans son ensemble.

Au-delà de ces aspects négatifs, être « rital » aujourd'hui en Franche-Comté se manifeste par des voyages fréquents en Italie en raison de la proximité géographique entre les deux pays. De plus, à travers des recherches généalogiques, nombreuses sont les personnes qui s'intéressent à leurs origines italiennes et à l'envie de redécouvrir les liens qui unissent la communauté et qui permettent de mettre en place des activités et qui quelques fois se concrétisent à travers une association. Cet entrepreneur à la retraite originaire des Abruzzes, continue, à 90 ans, à utiliser sa Vespa et à faire partie d'un Vespa-Club. Même si, quelques fois avec des regrets, tous les migrants sont satisfaits de leur vie à Besançon et désignent Besançon comme leur véritable maison. L'Italie ne devient plus alors pour eux qu'un endroit que l'on fréquente pour des vacances ou même tout simplement en se remémorant le passé.⁵²

Souvent lors des entretiens, des enfants ou des petits-enfants étaient présents pour accompagner les migrants. Personne n'a parlé de problèmes d'intégration de leurs descendants et même, dans certains cas, on nous a signalé que les enfants ne parlent pas ou très peu italien. Dans l'expression linguistique des migrants, il est intéressant de constater qu'il y a un mélange d'italien et de français et que lorsqu'ils s'expriment en italien les migrants utilisent des mots français.

Tous sont arrivés à Besançon, tous sont restés à Besançon et habitent des maisons, signe d'une forme d'ascension sociale de-

⁵¹ E3, femme, 80-90 ans, Frioul, ouvrière d'usine retraitée.

⁵² Spagnoli 2009, 120.

puis leur arrivée. Dans le cas de ces migrants, la médiation culturelle a donc lieu à différents niveaux et, en quelque sorte, ils sont eux-mêmes devenus des vecteurs de transmission de la mémoire des Italo-Bisontins. Aujourd'hui les Italiens ont été remplacés par d'autres générations de migrants et ne sont plus aussi visibles qu'ils étaient par le passé. Ces différents entretiens ont permis de remettre quelque peu en lumière leur histoire et leur passé.

En conclusion, dans bien des aspects, l'histoire des Italiens de Besançon est beaucoup moins transparente et beaucoup plus riche que l'on pourrait le penser de prime abord. Elle reste encore grandement à écrire, en particulier en ce qui concerne la mémoire des générations arrivées dans les Trente Glorieuses. Dans la petite ville voisine de Dole, distante de Besançon d'une quarantaine de kilomètres, il y a trois associations culturelles liées à l'Italie et à la communauté italienne qui fonctionnent relativement bien. En s'appuyant sur l'une des associations de Dole, Dolce Vita Italia Bourgogne-Franche-Comté, Mario, notre médiateur vénéto-bisontin, a le projet de développer une association des Italiens à Besançon. Cette association permettrait de renforcer le sentiment d'appartenance présent parmi ces Italo-Bisontins tout en leur donnant plus de visibilité. D'une certaine façon, le monde associatif apparaît aujourd'hui comme le principal vecteur potentiel de médiation culturelle pour ces Italiens : en s'appuyant sur un tel réseau, en reconstituant un certain esprit de communauté, il sera sans doute plus facile d'écrire l'histoire de la migration à Besançon. À l'heure actuelle, alors que la mémoire des derniers immigrants arrivés dans les années 1950 ou 1960 est toujours présente, il apparaît urgent de consolider et d'écrire cette mémoire pour la valoriser auprès de leurs descendants mais aussi auprès de la communauté bisontine dans son ensemble.

Bibliographie

- G. Borin, *Association italienne*, 2011, <http://migrations.besancon.fr/sinstaller/associations/987-association-italienne.html>
- J. César, *Guerre des Gaules*, Les Belles Lettres, Paris 1937.
- Y. Chaïb, *L'émigré et la mort. La mort musulmane en France*, Edisud, Aix-en-Provence 2000.
<http://www.citadelle.com/fr/la-citadelle-site-et-monument/plus-de-2000-ans-d-histoire/antiquite.html>
- H. Dubucs, T. Pfirsch, E. Recchi, C. Schmoll, *Les migrations italiennes dans la France contemporaine*, « Hommes & migrations », 1317-1318 (2017), <http://hommesmigrations.revues.org/3871> (consulté le 1 avril 2020).
<http://www.eurodyssee.eu/about-eurodyssey/who-we-are.html>
- T. Froissart, *La pratique sportive des Italiens d'Argenteuil dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Temps d'intégration, temps d'ethnicité*, « Hommes & migrations », 1289 (2011), pp. 48-60.
- P. Milza, *Voyage en Ritalie*, Plon, Paris 1993.
- S. Mourlane, *Émigrés d'Italie, champions en France*, « Hommes & migrations », 1316 (2017), <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3814> (consulté le 6 janvier 2020).
- S. Mourlane, M. Sanfilippo, *Mémoire de migrations entre Italie et France*, « Hommes & migrations », 1317-1318 (2017), <http://hommesmigrations.revues.org/3865> (consulté le 11 septembre 2017).
- J. Pinard, *Alphonse Bachetti (1902-1969)*, « Besançon Votre Ville », 167 (1993), p. 23.
- J. Pinard, J. Ponçot (dir.), *Les Nord-Africains à Besançon : de la Libération aux années 60*, Ville de Besançon, Besançon 2007.
- J. Roca Girona, *Migraciones amorosas, migraciones (re)negadas*, « Migraciones », 25 (2009), pp. 89-124.
- A. Solé Arraràs, *La visió del cos. Importància de la repatriació del cadàver per als emigrants senegalesos a Catalunya*, « Ankulegi », 14 (2010), pp. 71-80.

F. Spagnoli, *Migrations de retour vers le Trentin : vue d'ensemble et étude du cas des « francesi »*, « Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen », 8 (2009), pp. 107-120.